

LA VALSE DES BROUETTES

Essai sur la vie quotidienne des Tisserands
au début du siècle

par Jean Tordoît

- Troisième et dernière partie -

De fait, le Directeur d'une grande fabrique de tissage propose de les employer pendant leur permission et c'est avec empressement qu'ils acceptent de reprendre pour un temps leur métier de toujours, tandis que le soir ils parcourent la cité et, en l'absence de leur bonne bière du Nord, dégustent de temps à autre une chopine de vin qui est, ici, la boisson préférée.

Pendant toute la durée de la guerre, Châteauroux restera l'endroit où, tous les quatre ou cinq mois au cours desquels ils connaîtront bien souvent le déluge, ils viendront se retremper dans la vie civile et professionnelle, toujours accueillis avec sympathie par leurs hôtes.

Mais cet accueil ne pouvait leur faire oublier leur famille restée en pays envahi et dont ils étaient sans la moindre nouvelle.

Lorsque les troupes alliées commencèrent à reprendre les villes et les villages que les Allemands occupaient depuis bientôt quatre ans, ceux-ci contraignirent toute la population -jeunes et vieux- à évacuer. Celle de Lesdain n'y échappa pas et le temps pressait. Les femmes sortirent les brouettes de leurs remises afin d'emporter quelques couvertures, quelques vêtements, un peu de linge, le tout entassé dans de grands sacs de toile, et tous prirent la route sans savoir le moins du monde où ils allaient.

Dans chaque village traversé, les mêmes scènes se reproduisaient. Le flot des réfugiés grossissait, la colonne s'allongeait mais, à la nuit tombante, ce n'était que des groupes plus ou moins espacés qui avançaient péniblement sur la route et chacun avait hâte de se reposer.

Les plus harassés s'arrêtèrent à Hon-Hergies, petit village des environs de Bavay, près de la frontière belge. L'église leur servit d'abri pour la nuit. Les autres allèrent jusqu'à Bavay. Le lendemain certains poursuivirent leur chemin à travers la Belgique, voire la Hollande et ne furent rapatriés que de longs mois après, par les gouvernements de ces deux pays.

Mais, la fatigue aidant, la plupart des familles prirent le chemin du retour. Celles de nos trois tisseurs étaient au nombre de ces familles qui avaient décidé de réintégrer leur foyer. Plusieurs fois arrêtées par les Allemands, il ne leur fallut pas moins de huit jours pour retrouver leur maison qui avait, entre temps, servi de refuge aux troupes ennemies puis alliées.

Les intérieurs avaient grandement souffert de cette occupation. Le mobilier et les métiers à tisser avaient, en effet, servi de combustible pour chauffer les pièces. Mais on était là, sains et saufs, après avoir échappé à toutes sortes de dangers, y compris cette terrible grippe "espagnole" qui fit des milliers et des milliers de victimes à travers toute la France.

La plus grande tragédie de ce début du siècle prit fin un matin d'automne. Deux de nos amis se trouvaient alors dans la Somme et une semaine après l'armistice, ils étaient de retour au village. Ce fut la joie parmi les femmes et les enfants. Les voisins étaient là aussi pour accueillir les deux artilleurs et ils eurent leur part de tabac, de conserves et de biscuits que contenait la musette de chacun. Ils eurent aussi le droit de boire au bidon, une gorgée de leur vin et

de les entendre relater certains faits d'armes auxquels ils avaient participé. Puis ce fut au tour des femmes de raconter leur exode qui, pour un peu qu'il se soit prolongé, ne leur aurait pas permis d'être présentes au retour de leur mari.

Pendant ce temps les revenants observaient les dégâts causés aux meubles et aux métiers en partie brûlés. "Bah ! ça n'a pas d'importance" fit l'un d'eux. "De toute façon, je ne tisserai plus. J'ai beaucoup appris durant ces quatre ans, mais nous reparlerons de tout ça lorsque nous serons tous les trois".

Le troisième inséparable ne tarda pas à réapparaître. Alors la joie fut à son comble et l'on fêta ce retour avec les moyens du bord qui étaient, certes, plus que modestes, mais que compensait bien la longue et profonde amitié qui unissait les trois hommes.

Et puis il fallut revenir aux réalités. Ils se rendirent au Dépôt pour se faire démobiliser et percevoir, du même coup, la prime de deux cent cinquante francs qui était allouée à tous les combattants. Ce fut, pour quelques jours, le temps que soient accomplies les formalités nécessaires, l'occasion de revoir bien des camarades. Mais déjà on parlait au passé de tout ce que l'on venait de subir.

La prime - même en comptant bien - ne pouvait les faire vivre bien longtemps. Démunis de toutes économies, il fallait songer à l'avenir.

"Tisser à la main, pour moi c'est fini" dit l'aîné des trois. "J'ai appris que la reconstruction allait commencer dans les zones sinistrées. Je pense qu'on pourrait trouver là du travail pour nous trois et pour longtemps" ajouta-t-il. Les deux autres acquiescèrent et c'est ainsi qu'on les trouva peu après sur des chantiers de construction où ils s'efforçaient d'acquiescer assez de connaissance pour ne plus jamais se retrouver en face de leur métier à tisser.

Il leur arrivait d'évoquer le temps passé, les longues journées de travail, les kilomètres parcourus avec leur brouette et tout cela pour gagner si peu. Et comme le soulignait l'un d'eux, il avait fallu la guerre pour en arriver là.

Le vieil ami auquel j'ai fait allusion dans les pages qui précèdent était né à Ligny vers 1855. Comme il le disait lui-même, il eut dans son enfance la chance de fréquenter un peu l'école et ainsi d'apprendre à lire et à écrire, ce qui n'était pas courant à l'époque. Mais chez lui comme dans toutes les familles ouvrières, il fallait travailler dès l'âge de onze ans, et parfois même avant cet âge. Tout d'abord employé dans une brasserie, il y resta jusqu'au moment où il fallut "tirer au sort". C'est en effet par ce moyen que l'on procédait au recrutement militaire. Le hasard fit qu'il tira un bon numéro et fut, de ce fait dispensé du service militaire. Un peu plus tard il se maria et choisit alors le métier de tisseur dans lequel il trouvait une certaine indépendance qui correspondait à son tempérament. Mais il ne pouvait souffrir la moindre injustice et chaque fois que quelqu'un dans son entourage ou lui-même était victime d'un quelconque abus, il le manifestait bruyamment. Cela lui valut, dans son travail en particulier, bien des déboires. Peut-être le nom qu'il portait, tiré de la bible, n'était-il pas étranger à cette soif de justice qui l'animait...

J'étais tout jeune lorsque j'eus, pour la première fois, l'occasion de le rencontrer. Lui, déjà très âgé, ne travaillait plus depuis longtemps. Sa vue était devenue mauvaise et c'est en permanence qu'il portait des lunettes faites d'une armature en fer dont les branches avaient été rafistolées avec du fil de coton. Il se déplaçait d'un quartier à l'autre et se rendait de temps en temps dans le petit cabaret où je m'approvisionnais en cigarettes. Il y buvait une chope et lisait le journal en s'aidant d'une grosse loupe.

Ce jour là, je le trouvai assis dans un coin de la grande salle, tout près d'une fenêtre, le journal à la main. Lorsqu'il me vit, il m'appela et me demanda de lui lire un article, précédé d'un gros titre, et dont l'auteur était un dirigeant du parti ouvrier de l'époque. A peine avais-je terminé la lecture, qu'il me prit amicalement par le bras et me dit : "Tu vois, le socialisme ça toujours été mon espérance. C'est par lui que les hommes connaîtront le bonheur. Mais encore faudra-t-il les convaincre que sans lui il ne peut y avoir ni justice, ni égalité".

Je le regardai sans mot dire, mais à partir de ce jour, il m'interpellait chaque fois que nous nous rencontrions, pour me parler de ce qu'il avait été sa vie, son travail, ses ennuis avec ses employeurs. L'un de ceux-ci ne l'avait-il pas, un jour, prévenu sèchement alors qu'il lui remettait sa toile : "A partir d'aujourd'hui, je ne te donnerai plus de travail. Tu iras en demander à tes amis socialistes". Cette fois là, l'homme avait préféré se taire plutôt que de se rebiffer. Et cette scène s'était renouvelée bien des fois au cours de sa vie de labeur et bien souvent, il avait encore dû se taire. "Se taire, c'était le seul droit que nous avions" disait-il avec une pointe d'amertume.

J'ai bien connu aussi dans ma jeunesse, un autre vieux tisseur à la main prénommé Louis et qui, pour être très différent du précédent, n'était pas pour autant antipathique.

Il habitait à quelques kilomètres de toute agglomération, en bordure d'un chemin de terre que seuls les paysans empruntaient pour les besoins de leur culture, et il n'avait pour tout voisin qu'un vieux cultivateur qui, avec ses enfants, exploitait encore quelques champs.

C'était un travailleur acharné, dur à la tâche, mais qui ne pouvait, après avoir remis sa toile, rentrer chez lui sans avoir fait la noce. Rien ne pouvait l'en empêcher et ses camarades de travail ne l'ignoraient pas. Ce jour-là, les copains étaient nombreux autour de lui car il se montrait avec eux d'une extrême générosité. Louis commandait les pintes et les pintes se vidaient en même temps que le porte-monnaie et lorsque celui-ci était tout à fait vide il lui arrivait de demander au cabaretier d'inscrire sa dette sur l'ardoise, ce qu'il obtenait toujours car le tenancier était sûr d'être payé. La fête terminée, il repartait avec sa brouette lourdement chargée, en zigzaguant sur la route, assuré de n'être gêné par personne à cette heure tardive.

Le lendemain, rien n'y paraissait et très vite il reprenait la sonnette sans désespérer jusqu'à la prochaine toile.

De temps à autre, pourtant, il aidait son voisin aux travaux de la ferme mais c'était surtout pour lui rendre service et cela ne durait jamais bien longtemps car l'occasion ne lui était plus offerte de descendre au village.

Louis était également un braconnier impénitent. Tout en tissant, à travers la fenêtre de son atelier, il épiait le passage du gibier. Il n'avait plus de secrets pour, le jour, repérer le "coulage" ou le gîte du lièvre et, le soir, poser les collets qu'il relevait de très bon matin afin d'échapper aux regards indiscrets des ouvriers des champs et surtout du garde-chasse qui, tout en le soupçonnant, ne put jamais le prendre en défaut.

Les quelques sous qu'il retirait de ce braconnage, il les employait à faire la noce. Mais il fallut un jour y mettre un terme. Les sorties de nuit, par tous les temps, et aussi, sans doute, l'alcool ingurgité, lui avaient rendu les articulations par trop douloureuses. Il souffrait de rhumatismes (rhumatismes) comme il disait, et désormais son métier à tisser lui suffisait largement.

Ainsi vivaient les tisseurs de chez nous à la fin du siècle dernier. Etait-ce bien différent ailleurs ?

Ce que j'avais entendu dire, voici bien longtemps déjà, de la bouche même d'un vieux tisseur de la région lyonnaise dont le grand père avait été le témoin de la révolte des canuts en 1831 et 1834, m'incitait à croire que ces travailleurs de la soie connaissaient les mêmes difficultés que nos compatriotes.

L'émission télévisée que "Les Dossiers de l'écran" ont consacrée à la fin de 1979 à cette révolte, a montré que malgré leur qualification généralement supérieure à celle des tisseurs du Nord à la même époque (presque tous connaissaient déjà le Jacquart), leur condition était tout aussi misérable.

L'image qui montrait la femme d'un canut, vider son porte-monnaie sur la table pour solder quelques dettes et, une fois le créancier sorti, demander à son mari : "Qu'allons-nous faire ?" me rappelait étrangement les scènes du même genre qui m'avaient été racontées dans ma jeunesse par ceux qui les avaient vécues.

Et cet ouvrier à qui le patron fait subir un rabais sur le prix de sa façon, sous prétexte que son coupon présente quelques défauts, cela aussi m'a été conté. Mais à Lyon la victime avait pris alors ses collègues à témoin afin de prouver que son travail était parfait. La discussion s'était envenimée et le patron avait braqué son revolver sur les ouvriers. Cette fois, c'en était trop et ce geste, incroyable de nos jours, avait déclenché la révolte dont la répression fit tant de victimes parmi les canuts.

Les pouvoirs publics se désintéressaient d'ailleurs du sort de ces malheureux quand ils ne se rendaient pas complices des patrons ainsi qu'en témoignent les rapports préfectoraux de l'époque.

La révolte des canuts ne fut cependant pas sans lendemain. En 1889 des grèves éclatèrent à Roubaix, mais il fallut encore bien des décennies pour qu'enfin les travailleurs et les tisseurs, en particulier, ne soient plus considérés comme des bêtes de somme mais comme des hommes.

Que reste-t-il aujourd'hui de ces milliers de métiers à tisser à la main, fabriqués dans un bois noble tel le chêne, souvent aussi le sapin rouge parce que moins cher ?

Après la disparition des tisseurs, ces métiers furent remisés dans les greniers. Sait-on jamais ? Et puis, ce fut l'oubli, la poussière.

Un jour pourtant, pour une quelconque réparation, une pièce a été prélevée, puis une autre. Pour parer au froid des longs hivers on s'est mis à brûler le bâti, le battant, les bricoteaux, les ensouples. Bref, tout y passa et ainsi disparurent tous ces beaux métiers dont seul, le souvenir reste dans la mémoire des plus âgés d'entre nous.

Quelques-uns ont néanmoins échappé à cette destruction et sont à l'honneur dans des expositions culturelles ou sont l'objet de soins minutieux de la part de quelques amateurs.

Enfin, les touristes peuvent encore en trouver dans certaines régions de France. A Grenoble, par exemple, une femme, originaire du Nord, tisse à la main la laine des moutons qu'élève son mari, berger de profession. A Vallauris dans les Alpes-Maritimes, un Cambrésien -mutilé de la guerre d'Algérie -tisse en compagnie de quelques ouvriers et ce spectacle fait la curiosité des estivants. Mais aucun de ces tisseurs occasionnels ne connaît la chanson de nos mulquiniers :

"Et roulons la, et roulons la navette
Et le beau temps viendra".

Le 7 janvier 1980, c'est-à-dire, le premier lundi après l'Épiphanie, on fêtait à Ligny, le "Parjuré" conformément à la tradition.

Seule une trentaine de personnes participaient à la messe qui est célébrée à l'occasion de cette manifestation.

Mais où sont les "Parjurés" d'autrefois qui rassemblaient tous les tisseurs et leurs patrons, accompagnés de leurs épouses. A la sortie de la messe - au demeurant contestée par quelques uns - un patron se tenait sous le clocher pour recueillir l'obole de chacun : un sou, deux sous. L'argent ainsi collecté était remis au prêtre. Puis, les ouvriers se réunissaient par groupes autour de leurs patrons respectifs qui les emmenaient dans les cabarets du village où ils payaient les consommations. Les chopes se vidaient tandis que les chanteurs amateurs s'en donnaient à cœur joie. L'heure du dîner passait, on changeait de cabaret mais c'était toujours le même décor : vaste salle meublée de tables en bois, de chaises empaillées et l'inévitable carrelage rouge saupoudré de sable blanc.

La fête se prolongeait souvent très tard dans la nuit et l'on pouvait entendre, ici et là, cette fameuse chanson du tisseur, désormais tombée dans l'oubli :

"Le lundi on a mal à la tête,
Et roulons la navette
Et roulons la. Et roulons la navette
Et le beau temps viendra".

